

ROSLUND & THUNBERG

Si tu me balances

roman traduit du suédois
par Frédéric Fourreau



actes noirs
ACTES SUD

DES MÊMES AUTEURS

MADE IN SWEDEN, Actes Sud, 2018 ; Babel noir, n° 247.

Titre original :

En bror att dö för

Éditeur original :

Piratförlaget, Stockholm

© Anders Roslund & Stefan Thunberg, 2017

publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Photographie de couverture : © Ellen Kooi

© ACTES SUD, 2021

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-14403-6

ROSLUND & THUNBERG

Si tu me balances

roman traduit du suédois
par Frédéric Fourreau

ACTES SUD

Dans ce roman, les événements qui se déroulent dans le passé sont inspirés de faits réels (ceux qui se déroulent dans le présent sont pure fiction).

DES TROUS NOIRS

Du sang.

Il n'avait jamais pensé que cela pouvait être aussi rouge.

Que le corps d'une femme pouvait en contenir une telle quantité.

Suffisamment pour colorer toute une cuisine, tout un couloir, toutes les marches d'un escalier, du troisième étage jusqu'au hall d'entrée. Et même après cela, il en reste encore assez pour qu'elle continue de se vider.

Le chiffon dans sa main s'assombrit. Il courbe le dos, prend appui sur ses pieds et frotte avec tout son poids le tapis en plastique de la cuisine pour finir d'essuyer la tache, avant de rincer à l'eau chaude et savonneuse de son seau et, enfin, rampe en direction du seuil, où subsistent des résidus poisseux dans les recoins.

Ce qui s'est passé entre ces murs doit rester entre ces murs. C'est ainsi que fonctionne une famille.

Maman a mugé comme un animal blessé quand, sans se retourner, elle s'est précipitée dehors, pourchassée par les traces de sang qu'il est en train de frotter, encore et encore, pour les faire disparaître.

Leo se relève et étire ses jambes qui sont restées pliées trop longtemps. C'est étrange. Il devrait être épuisé. Mais d'une certaine façon il se sent exalté, agité et en même temps serein. Plus fort que jamais. Il a toutes les idées claires. Il sait exactement ce qu'il doit faire. Il n'a jamais rien ressenti de comparable, si ce n'est, peut-être, la première fois où il a bu de l'alcool, à l'instant précis qui a précédé l'ivresse. Mais cette

sensation est encore meilleure, douce à l'intérieur, dure à l'extérieur.

La fenêtre de la cuisine est pourvue de rideaux rayés et donne sur la rue. Leo regarde dehors, en quête de sa mère, mais elle n'est plus là. Il ne reste plus d'elle que ces taches.

Et son père.

Est-il toujours ici ? Que fait-il, assis dans leur voiture, comme si rien ne s'était passé ? Qu'attend-il ? Les flics. Merde. Ils peuvent débarquer à tout moment.

Son père, qui a fait toute la route depuis sa prison, aux abords de Stockholm, pour forcer l'entrée de leur appartement et tenter de tuer leur mère. Son fils aîné lui avait alors sauté sur le dos et serré la gorge, l'obligeant à arrêter de frapper.

Il a fini dans la cuisine. Toute trace est effacée et cela sent le propre.

Dans le couloir, en revanche, il a encore du travail. Elle a glissé plusieurs fois et les taches ressemblent à des flaques. Mais elles se réduisent à mesure qu'il gratte et qu'il frotte. Il continue jusque dans la cage d'escalier. Dans son seau, l'eau est désormais rouge et opaque.

Puis il retourne à la fenêtre.

Le van Volkswagen jaune est toujours garé en bas. Avec son père assis derrière le volant. La portière est ouverte et il a une jambe dehors. Son pantalon de costume gris s'agite dans le vent. Sa chaussure marron bat la mesure sur le bitume.

Son père doit attendre quelqu'un. Que ferait-il là, sinon ? S' imagine-t-il que sa mère va revenir ?

Ou son père est-il furieux et déçu qu'il l'ait interrompu, alors qu'il avait attrapé la tête de sa mère et qu'il la rouait de coups avec son genou. A-t-il décidé de remonter dans l'appartement, au troisième ? Cela va-t-il être son tour, maintenant ? Après tout, c'est lui qui a permis à sa mère de s'enfuir. Et de survivre.

Mais il ressent une sorte d'euphorie, de la joie, presque, qui annihile sa peur. Non, il n'a pas peur, même pas de son père.

Dans la salle de bains, la mallette d'infirmière de sa mère, qui contient tout son matériel de soin, est renversée sur le tapis en éponge, le dessus frappé d'une croix blanche a été arraché

– quelqu'un a fouillé à l'intérieur. Il la laisse comme elle est. Il doit d'abord jeter la serpillière à la poubelle et se laver.

L'eau chaude emporte le sang séché sur sa peau, se transforme en un tourbillon rouge pâle avant de disparaître dans le siphon du lavabo.

Il regarde une troisième fois par la fenêtre de la cuisine. Ça y est. Cette fois, les flics arrivent. Son père les a attendus tranquillement ! Ils l'ont déjà fait par le passé. De venir l'arrêter. Il y a quatre ans. Quand leur père avait lancé des cocktails Molotov et incendié la maison de ses grands-parents, où sa mère s'était réfugiée. Sauf que, cette fois-là, c'étaient les flics qui avaient attendu son père.

L'un d'eux monte immédiatement l'escalier et vient sonner à leur porte. Dans le judas, le flic lui paraît jeune et grand. Et quand il entre dans le couloir, il ne remarque rien, le sang a complètement disparu.

— Bonjour, je m'appelle Peter Eriksson. Je suis agent de police. Je voulais juste te prévenir que quelqu'un allait bientôt arriver. Une personne des services sociaux. Tu ne dois pas t'inquiéter.

— Je ne suis pas inquiet. Pourquoi je devrais l'être ?

— Comment tu t'appelles ?

— Leo.

— Et tu as quel âge ?

— Je suis assez grand pour me débrouiller.

— *Quel âge ?*

— Quatorze ans.

Le flic regarde autour de lui, scrute le couloir et se penche en avant pour pouvoir jeter un coup d'œil dans la cuisine. Mais il n'y a rien à voir, il a tout remis en ordre, il a remis la table à sa place, il a relevé les chaises et les a rangées sous la table, il a même retourné le tapis pour dissimuler les taches de sang.

— C'est ici que ça s'est passé ?

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Ton père a déjà tout avoué. Alors, *je sais* ce qu'il s'est passé. Je suis ici pour inspecter les lieux.

— C'est ici.

— Où ?

— Ça a commencé dans le couloir. Ça s'est fini dans la cuisine.

Le flic parcourt l'appartement du regard. Le sol du couloir, puis la cuisine.

— Je constate que tu as fait le ménage. Ça sent le produit d'entretien. Mais ce n'est pas important pour l'instant. Je voudrais juste savoir si ton père était déjà venu ici avant aujourd'hui.

— Ça fait des années qu'il n'habite plus avec nous.

— Donc, il n'était jamais venu dans cet appartement ?

— Non. On a quitté Stockholm pour emménager ici il y a quatre ans. Quand papa est allé en prison.

Le flic pose la main sur la poignée de la porte. On dirait qu'il s'apprête à partir.

— Une dernière chose.

— Oui ?

— L'assistante sociale qui va venir s'appelle Anna-Lena. C'est elle qui veillera à ce que toi et tes frères receviez l'aide dont vous avez besoin.

— On n'a besoin d'aucune aide.

— Tout le monde a besoin d'aide, parfois.

Il repart enfin. Il n'a pas du tout parlé de ce qui était arrivé à sa mère. Sans doute parce que son père a déjà tout raconté.

Felix est toujours caché derrière le canapé, dans le salon.

Mais il se relève dès que Leo lui fait signe.

— Est-ce qu'elle est... morte ? Leo, elle est morte ? Dis-le-moi.

— Bien sûr que non, elle n'est pas morte.

— Elle est où, alors ? Hein, Leo ? Elle doit être très blessée.

— C'est une infirmière. Elle sait ce qu'il faut faire. Où il faut aller.

— Mais où ? Tu es sûr que papa ne la retrouvera pas, là-bas ?

— Non. Les flics l'ont arrêté.

— Je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Pourquoi il est venu ici. Pourquoi il a essayé de la tuer.

— Parce que maman a détruit notre famille.

— Tu répètes juste ce que papa a dit.

— Non, ce n'est pas vrai. Je connais papa mieux que toi. Et il est comme ça, c'est tout. C'est comme ça qu'il fonctionne.

— Mais s'il...

Leo saisit les bras agités de son petit frère pour le faire taire.

— Felix. Je comprends que tu sois inquiet. Et que tu aies peur.

— Je...

— Mais je *sais* qu'elle s'en est sortie. Je l'ai vu. Et maintenant, je vais avoir besoin de toi, Felix. Et aussi de Vincent. OK ?

Leo lâche les bras de son frère, qui semble avoir compris et s'être apaisé.

— OK.

Et ensemble, ils se dirigent vers la porte fermée.

— Vincent ?

Leur petit frère ne répond pas. Leo baisse doucement la poignée. La porte est fermée à clé. Il regarde par le trou de la serrure. Bloquée. La clé est à moitié tournée à l'intérieur.

— Vincent, ouvre.

Ils plaquent tous deux une oreille contre la porte et perçoivent sa respiration lourde.

— La mallette de secours.

— Je l'ai vue aussi. Par terre, dans les toilettes. Dis, Leo, tu penses qu'il s'est blessé ?

— Je m'en occupe.

Aussitôt, Leo tourne les talons et traverse le couloir en direction de l'escalier.

— Tu vas où ?

— À la gouttière.

Felix n'a pas envie de rester seul. Il regarde la porte verrouillée de la chambre de Vincent, dont la peinture s'est écaillée près du sol, laissant apparaître le bois, et la poignée immobile. Il sait exactement ce que va faire Leo. Il sait que quand il aura dévalé tout l'escalier, il se précipitera dans la cour, derrière l'immeuble. De là, il grimpera jusqu'au balcon, dont ils ont perdu la clé. Mais ce n'est pas ce qui compte pour l'instant, c'est la porte de Vincent qui est verrouillée de l'intérieur. Alors, Leo escaladera l'autre descente de gouttière, celle qui se dresse vers le ciel entre la chambre de leur mère et celle de

Vincent, près de la fenêtre que leur petit frère veut toujours qu'on laisse ouverte. C'est la partie la plus difficile. Le balcon est entouré d'un garde-corps métallique sur lequel on peut se hisser. Les appuis de fenêtre sont étroits et dangereux, avec leur surface lisse et leurs bords coupants. Leo devra se tenir à la descente de la gouttière d'une main et tendre le bras pour atteindre l'appui de fenêtre avec l'autre main. Ensuite, il devra bondir. Ce n'est pas simple. Et si... s'il pleuvait ? Alors, cette maudite descente de gouttière serait aussi glissante qu'une feuille morte en automne. Il ne sait pas ce qu'il craint le plus. Que Leo fasse une chute dans son ascension. Ou que Vincent soit blessé derrière sa porte fermée à clé.

Il commence à donner des coups de pied dans la poignée avant de se raviser. Il risque d'effrayer Vincent.

Il doit se rendre à l'évidence. Il ne peut rien faire d'autre qu'attendre. Les yeux rivés sur la porte. En comptant les secondes. Attendre que Leo se faufile par la fenêtre et vienne lui ouvrir la porte.

Deux cent quarante-huit secondes.

Puis il entend enfin du mouvement dans la chambre. Et la porte s'ouvre.

Il n'a jamais rien vu de tel.

Jamais.

Il s'approche du lit. Vincent est allongé et il ne sait pas s'il peut le toucher. Il s'abstient et, à la place, cherche à capter le regard de Leo.

— Qu'est-ce que... il s'est... Pourquoi est-ce qu'il s'est mis tous ces bandages ?

Partout sur le sol, parmi les petites voitures et les petits soldats, sont éparpillées des boîtes en carton provenant de la mallette d'infirmière de leur mère, et censées contenir des bandes de crêpe, qui sont maintenant enroulées autour de Vincent. Il en a partout sur le corps. Sur les chevilles, sur les cuisses, sur le ventre, sur les épaules, sur le cou, sur le visage. Par endroits, on aperçoit sa peau nue, son caleçon et son tee-shirt. Tout autour de sa bouche, le bandage est mouillé.

— Le sang dans le couloir..., Leo... c'est celui... de maman ? C'est ça ?

— Oui.

— Seulement de maman ? Tu me le jures ?

— Seulement le sang de maman.

Leo s'accroupit devant le lit défait de Vincent et saisit un morceau de bande qui pend à son poignet.

— On est là, maintenant, Vincent. On est avec toi. Et papa est parti.

Il pose son autre main sur la joue bandée de Vincent.

— Alors, je pense qu'on va pouvoir t'enlever toute cette merde, maintenant.

Il n'a pas le temps de commencer. Vincent arrache la bande de la main de son grand frère et pousse un cri étouffé, comme quand on hurle dans un oreiller.

Felix se tient toujours sur le pas de la porte, sans vraiment comprendre ce qu'il voit. Tout à coup, la sonnette retentit à nouveau. C'est probablement la femme dont le flic a parlé. L'assistante sociale. Et il sait exactement ce que cela signifie. Alors il se précipite vers son grand frère.

— Si elle voit cette petite momie, Leo, ça va très mal tourner.

— Occupe-toi de lui. Et évite de faire trop de bruit. Je vais ouvrir.

Vincent s'est redressé sur son lit et a déjà dessiné au feutre rouge des points ronds sur son bras gauche. Felix entend que Leo ouvre la porte et que l'assistante sociale entre. Puis il perçoit le bruit du portemanteau quand elle accroche sa veste. Il chuchote à Vincent, qui est en train de dessiner un gros bouton au milieu de son ventre :

— Il faut que tu te recouches, d'accord ? Fais semblant de dormir.

— Je ne suis pas fatigué. Et vous, vous ne dormez pas non plus.

— La dame, là-bas, tu l'entends, hein ? Il ne faut pas qu'elle te voie comme ça.

— C'est qui ?

— On s'en fiche. Mais si elle te voit... avec tout ça... elle va t'emmener, tu comprends ?

S'il refait le lit...

— Allez, dépêche-toi, merde !

S'il retourne l'oreiller trempé de sueur, peut-être que Vincent acceptera de se recoucher.

— Elle va bientôt arriver !

C'est ce qu'il fait. Et cela fonctionne. Vincent se glisse sous les draps, et Felix le recouvre complètement.

— Et maintenant, il faut que tu respires comme tu le fais quand tu dors. Inspire, expire. Inspire, expire. Lentement.

Puis il s'empresse de rejoindre Leo et l'assistante sociale dans l'entrée. Ils se saluent. Elle lui sourit.

— Et votre petit frère ? Où est-il ?

— Il dort. Tout recroquevillé sous sa couverture. C'est trop mignon.

Ils laissent l'assistante sociale jeter un coup d'œil dans la chambre. Elle ne voit que ce qu'elle est censée voir : un enfant qui dort profondément et qu'on ne doit pas déranger. Tant mieux, explique-t-elle à Felix, car il va falloir qu'elle ait une conversation en privé avec Leo.

— Si vous nous disiez d'abord comment va notre mère ?

— Felix ? C'est bien comme ça que tu t'appelles ?

— Alors, comment elle va ?

— Elle a très mal, Felix. Mais elle est à l'hôpital. Ils prennent soin d'elle, ne t'inquiète pas.

Une fois qu'elle est seule avec Leo, tandis que Felix regarde la télévision, assis dans le canapé, elle essaie d'entamer la conversation et de fournir des explications.

— J'ai rendu visite à votre maman. Dans sa chambre d'hôpital. Elle est en observation. Ça veut dire que les médecins passent la voir toutes les heures, pour s'assurer qu'elle va bien. Et elle va devoir rester là-bas pendant quelques jours.

Elle pose une main sur son épaule. Leo pivote légèrement et recule jusqu'à ce que la main glisse.

— Ta maman voudrait que vous restiez ici, tes frères et toi. Mais ce n'est pas vraiment possible, qu'en penses-tu ? Vous n'allez pas pouvoir rester seuls ?

Il ne hoche pas la tête. Il ne la secoue pas non plus. Il a entendu ce qu'elle a dit, mais n'a pas l'intention de quitter l'appartement. Pas maintenant. Vincent, merde, ils ne peuvent tout de même pas sortir avec une momie. Et s'ils essayaient

de lui enlever ses bandages de force, cela le rendrait hystérique. En tout cas, ce serait un beau bordel.

— Felix a onze ans. Et Vincent sept. Tu comprends ce que je dis ?

Je comprends ce que tu dis. Et je me rappelle ce que papa a dit.

À partir de maintenant, tu vas devoir prendre tes responsabilités.

— Je peux m'occuper de mes petits frères.

— Tu n'as que quatorze ans.

— Il y a des enfants de quatorze ans qui vivent des choses bien pires. J'ai lu dans le journal l'histoire d'un garçon, c'était au Brésil, je crois, qui pêchait des poissons au harpon pour rapporter de l'argent à sa famille, mais un jour, il s'est planté le harpon dans le pied et...

— Écoute-moi. J'ai discuté longuement avec ta maman.

De nouveau, elle pose sa main sur son épaule. Cette fois, il a beau gigoter, il n'arrive pas à s'en défaire.

— Leo, comment est-ce que tu te sens ? Là, en ce moment ?

— En ce moment ? Je ne sais pas trop...

Il sait exactement comment il se sent. Mais il n'est pas sûr qu'elle ait envie de l'entendre.

— ... enfin, bien, il me semble.

Il se sent tellement fort. Presque heureux. Cela ne doit pas être normal. Comment cela pourrait-il l'être, alors que l'image de sa mère perdant abondamment son sang occupe toujours ses pensées ?

— Ta maman m'a raconté ce qui s'est passé.

La voix de l'assistante sociale. Son ton grave. Elle veut savoir. Elle va bientôt l'interroger.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Pas un mot sur ce qui s'est passé. À quiconque. Ça ne ferait qu'empirer les choses.

— De quoi est-ce que tu n'as pas envie de parler ?

— De ce que vous voulez savoir. De ce que papa a fait.

Sa main. Toujours sur son épaule.

— Ta maman n'a pas eu besoin de raconter ce qu'il a fait. Je l'ai constaté de mes propres yeux. J'ai vu ses blessures. En revanche, elle m'a raconté ce que tu avais fait. De quel courage

tu avais fait preuve. Elle m'a expliqué que c'était grâce à toi qu'elle avait pu s'enfuir.

Soudain, il vacille.

Il ne s'y attendait pas du tout.

Le délicieux bourdonnement dans son corps disparaît, la sensation de joie et de douceur est chassée de ses articulations, de ses muscles, de son esprit. Il a l'impression qu'il est sur le point de pleurer. Comme si sa poitrine se comprimait pour expulser toute la merde qu'il a en lui. Mais il n'a pas l'intention de laisser échapper la moindre larme. S'il se mettait à pleurer maintenant, devant elle, cela gâcherait tout.

— Où est papa ?

Sa voix est ferme, il a refoulé ses sanglots.

— Il ne reviendra pas.

— Ça, je l'avais compris. Je vous ai demandé où il était.

— Au commissariat.

— En garde à vue ?

— Oui...

Il remarque son regard. Ils ont toujours cette même expression, ceux qui pensent qu'il ne devrait pas connaître ce mot.

— Ce n'est pas la première fois qu'ils l'arrêtent.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, ils ne sont pas près de le relâcher, cette fois.

— Je ne suis pas inquiet. Pourquoi devrais-je l'être ? Et puis, je ne comprends pas pourquoi on ne pourrait pas rester ici quelques jours.

— Parce que tu as quatorze ans. Parce que toi et tes frères, qui sont encore plus jeunes, avez vu des choses que des enfants ne devraient jamais voir.

Tu n'as aucune idée de ce qu'on est capables d'encaisser. Ni de ce qu'on a vu.

Voilà ce qu'il voudrait lui répondre.

Mais ce ne serait guère raisonnable.

— Leo, écoute-moi. C'est très important. Si ta maman reste longtemps à l'hôpital – nous ne savons pas encore combien de temps ça va durer –, alors tes frères et toi devrez aller vivre chez une autre famille.

— Quoi... ? Une autre famille ?

— Mais ça peut être relativement long à mettre en place. Alors, en attendant, quelqu'un viendra ici s'occuper de vous.

— Quelqu'un va venir ici ? Qui ?

— Je ne le sais pas encore. Nous avons une liste de personnes très gentilles qui se tiennent à disposition pour faire face à ce genre de situations. J'en saurai sans doute plus dans la soirée.

Une autre famille. Leo dispose les couverts qui attendaient depuis longtemps sur la table de la cuisine, et qui avaient été renversés quand leur père avait mis un coup de genou dans le visage de leur mère. *On a déjà une mère, même si, pour l'instant, elle est dans un lit d'hôpital.* Il apporte des verres et de l'eau froide dans une carafe en plastique qu'elle n'a pas eu le temps de sortir du placard. *On a déjà un père, même s'il est enfermé dans une cellule.* Et découpe soigneusement quelques morceaux de papier essuie-tout avant de passer le dos de la main dessus pour les lisser. *Et c'est pour cette raison que c'est moi qui commande, ici, maintenant.*

— Pardon ?

Il cherche à capter le regard de l'assistante sociale.

L'assistante sociale ?

Il prend conscience qu'il ne sait toujours pas comment elle s'appelle, même s'il s'en moque.

— Oui ?

— Dans ce cas, est-ce qu'Agnetha ne pourrait pas plutôt nous surveiller ?

— Qui est Agnetha ?

— Elle habite ici, au deuxième étage. C'est une amie de man. Elle vient souvent chez nous. Et elle est très gentille, comme les gens de votre liste.

Vincent est assis sur son lit. Ou plus exactement, il est arqué en arrière. Dès que l'assistante sociale est descendue au deuxième, il a filé aux toilettes. Et à présent, il doit de nouveau bander son ventre.

Felix a renoncé à l'en dissuader. Il respire plus doucement et s'est adossé au cadre du lit. Après tout, un petit frère tout emmaillotté n'a rien de si effrayant.

— Putain, qu'est-ce qui se passe, Leo ? Elle est repartie ? On dirait qu'elle est repartie.

— Elle s'est juste absentée quelques minutes. Elle ne va pas tarder à revenir.

— Elle t'a parlé de maman ?

Leo se laisse tomber à côté de Felix.

— Elle va rester plusieurs jours à l'hôpital.

— Combien ?

— Plusieurs.

— Combien ?

— J'en sais rien.

— Combien ?

— J'en sais rien.

Felix n'est pas satisfait. Leo reconnaît l'expression de son visage. C'est celle d'un frère qui a l'intention d'insister jusqu'à ce qu'il obtienne une réponse. Mais il n'y en a pas. Et c'est comme si Felix pouvait le sentir. Plutôt que de répéter *combien*, il se met à rire. Leo ne l'a encore jamais entendu rire de cette façon. Cela ressemble à un gloussement jaillissant de nulle part. De plus en plus fort. Puis il commence à

parler, toujours en riant, de la momie dans le lit, du flic, de l'assistante sociale, puis des taches de sang sur le sol, il devait y avoir des éclaboussures partout. Leo en a assez entendu. Il grimpe sur le lit et rejoint Vincent.

— Tout va bien, petit frère ?

Son ventre est prêt. De nouveau enveloppé dans de belles bandes bien blanches. Mais les doigts de sa main droite sont libres, et c'est eux que Vincent porte à sa bouche avant de répondre, en relevant le bandage au-dessus de sa lèvre supérieure.

— Oui.

Puis il le baise.

— Non.

Et le relève. Et le baise une fois de plus.

— Oui. Non.

Et ainsi de suite.

— Oui. Non. Oui. Non. Oui. Non.

Jusqu'à ce que Leo embrasse sa joue bandée.

— C'est bien, petit frère. C'est très bien.

C'est à ce moment-là que la sonnette retentit dans le couloir.

Leo referme délicatement la porte et s'empresse d'aller ouvrir.

L'assistante sociale. Et derrière elle, Agnetha.

Elles sourient.

— On va faire comme tu as dit.

C'est peut-être l'assistante sociale qui arbore le plus grand sourire. C'est aussi elle qui parle.

— Agnetha va veiller sur vous. Du moins ce soir et demain. Ensuite, on avisera.

Elle récupère sa veste, qui est suspendue au portemanteau de l'entrée, l'enfile et commence à la boutonner en regardant Leo. Il espère qu'ils sont suffisamment loin de la chambre de Vincent pour ne pas entendre rire Felix.

— Mais il y a une condition.

— Ah oui ?

— Qu'Agnetha puisse aller et venir autant qu'elle le souhaite. Elle et moi serons constamment en contact. OK, Leo ? OK, Agnetha ?

Il acquiesce. Ils attendent qu'Agnetha fasse de même, mais elle ne répond pas. Et ils comprennent bientôt pourquoi. Son

regard est rivé sur une marche de l'escalier. Où sa mère a trébuché et s'est cognée violemment. La seule flaque qu'il n'est pas parvenu à faire disparaître complètement. Il y avait trop de sang. Et il était pressé.

Il attend qu'elles soient parties.

Le seau est toujours dans la salle de bains, là où il l'a laissé.

Il le remplit d'eau tiède, ajoute un peu de détergent, trempe la serpillière dedans et commence à frotter le sol, avec tout le poids de son corps, jusqu'à ce que l'ultime goutte séchée ait disparu.

Et tout à coup, il sait.

Il ouvre la porte de la chambre où sont restés ses deux frères – l'un riant comme un hystérique, l'autre caché sous des couches et des couches de bandages – et s'assoit par terre, au même endroit que tout à l'heure, adossé au lit.

— Je ne sais toujours pas combien de jours elle va rester là-bas, Felix. Mais je sais ce qu'on va faire.

— De quoi est-ce que tu parles ?

— J'ai réfléchi à tout. Et il va falloir que tu m'aides.

— Ah bon ?

— Tu as toujours ta pochette bleue ? Avec les cartes ?

— Oui.

— Va la chercher.

— Pourquoi ?

— L'assistante sociale a décidé qu'on ne pourrait pas rester ici et qu'on irait vivre dans une autre famille. Mais ça n'arrivera pas.

Felix rit déjà un peu moins quand il se lève, plus lentement que jamais afin de marquer son désaccord.

— Felix. Va la chercher.

La pochette bleue n'est pas plus grande qu'une carte postale, mais épaisse comme une boîte de chocolats. Felix la jette depuis le pas de la porte, et elle atterrit entre Vincent et Leo.

— Content ?

Une boussole manque de glisser d'un petit compartiment ouvert, quand Leo ramasse la pochette. Il déplie la carte au 1/5 000 où sont représentés tous les chemins, les sentiers et les pistes cyclables de Falun.

— Regarde.

Il indique un point au centre de la carte. Felix a beau essayer, il ne comprend pas ce qu'il est censé regarder.

— Quoi ?

— Les chemins qui mènent du centre-ville à la forêt.

L'index de Leo glisse jusqu'à un quartier à la périphérie de Falun, pas très loin du centre. Felix sait parfaitement à quoi correspondent les lettres S-L-Ä-T-T-A. Il est déjà allé là-bas plusieurs fois. Leur terrain de football est à peine praticable.

— Et alors ?

— Je t'expliquerai tout. Plus tard. Quand on sera sur place.

— Sur place ? Où ?

Leo s'empresse de replier la carte et de la ranger. Felix sent monter l'angoisse.

— Où, Leo ? Et tu as intérêt à me la rendre en bon état quand tu auras terminé. Je l'ai payée quinze couronnes.

— Ne t'en fais pas pour ta foutue carte, tu pourras en avoir dix comme celle-là quand j'aurai fini. Maintenant, suis-moi, j'ai quelque chose à te montrer.

— Quoi ?

— Tu le verras bien.

— Et la momie ?

— Il a dit qu'il voulait rester seul. Alors on va le laisser seul. Mais ne t'inquiète pas, ce ne sera pas long.

Le belvédère. Apparemment, c'était ainsi qu'on l'appelait. La petite colline derrière les buissons épineux qui encadrent la place. Ils sont accroupis à son sommet, l'un contre l'autre, le vent souffle dans leurs cheveux et des feuilles mortes dansent indolemment sur le bitume.

L'espace d'un instant, ils en oublient presque cette maudite journée.

— Hé, Leo ?

— Oui ?

— Qu'est-ce qu'on fabrique ici ?

— Tu vas bientôt le savoir.

Alors, le visage de Leo se tend, signe qu'il est pleinement concentré et qu'il fait abstraction de tout ce qui l'entoure. Il fait cela, de temps en temps. Il se replie sur lui-même. Felix suit son regard. Une femme, à peu près de l'âge de leur mère, traverse la place. C'est elle que Leo observe. À moins que ce ne soit le sac à main en cuir qu'elle tient dans sa main droite.

— Tu le vois ?

C'est bien le sac qui l'intéresse. Un sac marron, qui ne semble pas particulièrement lourd.

— Oui.

— Tu sais ce qu'il contient ?

— Et toi, tu le sais ?

— Hum.

— Quoi ?

— Vingt-cinq mille. Parfois quarante mille. Parfois même jusqu'à cinquante mille.

— Cinquante mille... quoi ?

— Couronnes.

La femme est en train de se rendre de la supérette Ica, située d'un côté de la place, à la banque, qui se trouve de l'autre côté. D'un pas rapide et décidé, avec ses bottes en cuir à talons hauts, qui martèlent le bitume.

— Elle fait ça tous les jours. Dès la fermeture du magasin. Le même trajet. Elle traverse la place avec le sac à la main. Et quand elle arrive à la banque, elle le met là-dedans, tu vois ?

Elle ouvre un clapet métallique dans la façade en briques de la banque et y fourre son sac en cuir, qui est avalé par cette sorte de bouche édentée.

— La recette du jour. L'argent qu'ils ont gagné. Et qu'ils doivent déposer sur leur compte.

— Comment tu sais tout ça ?

— J'ai entendu le fils du propriétaire s'en vanter dans le fumoir du collègue.

La femme retourne maintenant, sans son sac, vers le plus gros magasin Ica de la ville.

— C'est bon, on a terminé ? Je veux rentrer.

— Tu n'as pas compris pourquoi on est là ?

— Vincent est tout seul. On y va, Leo.

— Le sac en cuir. Je vais m'en emparer.

Felix vient juste de se redresser. Il s'accroupit à nouveau.

— T'en... emparer ?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je vais faire un *heist*.

— Un *heist* ?

— Un vol, mais un vol parfait.

— C'est n'importe quoi. Ce n'est pas possible.

— Si, c'est possible. Et je sais comment. Juste avant qu'elle dépose le fric. J'arrive et je lui arrache son sac.

— Mais...

La femme aux talons hauts vient d'être rejointe. C'est pour cette raison que Felix se tait. C'est un vigile. En uniforme. Celui qui est chargé de surveiller le centre commercial et qui passe ses journées à faire des rondes.

— Merde. Le grand frère de Robban. C'est lui, le vigile.
 — Je m'occuperai de lui.
 — Le Cogneur. C'est comme ça qu'on le surnomme. Le Cogneur. Avec sa matraque. Avec sa radio. Il sait qui tu es, bordel !
 — Je m'occuperai de ça aussi.
 Felix observe longuement le vigile. Le grand frère de Robban. Si Leo volait le sac. S'il le faisait, le Cogneur n'aurait aucun mal à le rattraper. Il lui suffirait de deux ou trois foulées.
 — C'est impossible, Leo. Ce gars court super vite. Et même si tu parvenais à lui échapper... il te reconnaîtrait, de toute façon.
 — Ça n'arrivera pas.
 — Comment tu peux le savoir, espèce d'idiot ? Tu ne peux pas le savoir !
 — Je t'ai dit que j'allais arranger ça. Pas vrai ? Je porterai une cagoule. Voilà ce qu'il faut que je fasse. Ils seront tellement surpris qu'ils n'auront pas le temps de réagir.
 Felix ne voit plus que le vigile. Avec son uniforme, sa matraque, sa radio. Quant à Leo, il ne semble pas le voir du tout.
 — Je veux rentrer.
 — Encore un petit instant.
 — Leo, viens, on y va. Le vigile. Le grand frère de Robban. Et...
 — Encore un peu.
 Felix tire sur une des manches de Leo.
 — Ça me rappelle la fois où... où tu...
 Il tire encore un peu plus fort.
 — ... t'es battu avec Kekkonen. Quand tu as pris le couteau de papa. Quand tu n'écoutes plus et que tu te refermes sur toi-même. Quand tu n'es plus avec moi...
 Felix se lève et commence à s'en aller. Bientôt, il entend des pas derrière lui. Leo le rejoint en courant.
 — Felix... arrête !
 Puis ils marchent côte à côte.
 — Il faut que tu m'aides.
 — Leo, laisse tomber.
 — C'est toi qui éloigneras ce connard de vigile !

Leo attrape son petit frère par les épaules, sans brutalité, pour le forcer à s'arrêter. Puis il se met à rire.

— Felix ? On peut tout faire, toi et moi. Du moment qu'on est tous les deux. Et ensemble, on se débarrassera du Cogneur. On exécutera une manœuvre de diversion. C'est comme ça qu'on dit. Ce connard de vigile ne se doutera de rien.

— Je ne veux pas. Je ne veux pas. Je ne veux pas.

— Écoute. J'ai tout prévu.

Felix détourne le regard et repart. Leo le suit.

— Tu n'as rien à craindre. Rien du tout.

Felix se bouche les oreilles.

— Et le meilleur, tu sais ce que c'est, Felix ? C'est qu'on n'aura pas besoin de recommencer. Il y aura trente, peut-être quarante mille couronnes dans le sac. On se fera tout ce fric en une fois.

Leo jette un coup d'œil vers un passant, qui ne semble pas les entendre et continue son chemin.

C'est toujours pareil. Quand Felix a décidé quelque chose, impossible de le faire changer d'avis.

Il est temps de changer de tactique.

Peut-être... qu'il a voulu aller trop vite. Oui, c'est sans doute ça. Ils ont tellement d'autres soucis, en ce moment. Il vaudrait peut-être mieux les régler d'abord.

L'assistante sociale. Le flic. La liste de volontaires. Le sang. La prison. L'autre famille.

Une journée remplie de mots qu'il n'aurait jamais dû devoir expliquer à quelqu'un qui se bouche les oreilles. Des mots qui, quand on les met tous bout à bout, signifient que ce sera long.

Long pour trois frères seuls dans un appartement.

Long pour leur mère dans son lit d'hôpital. Il sait que cela rendra Felix encore plus inquiet, encore plus triste.

Mais long aussi pour leur père derrière les barreaux. Il sait en revanche que cela rassurera Felix.

Car il va avoir besoin de son petit frère, s'il veut que son plan réussisse.

“SI JE PEUX CHANGER,
TU PEUX CHANGER”

Il repéra le panneau insignifiant à deux cents mètres de distance. Il était fixé sur deux poteaux métalliques et pointait vers la gauche.

ÉTABLISSEMENT PÉNITENTIAIRE 2 KM.

Il freina légèrement et prit un virage serré. Il se renversa contre le dossier élimé et bien trop mou de son siège, dans lequel son corps lourd semblait s'enfoncer sans fin.

Changer.

Quand tu n'as plus la force de courir. Quand tu ne sais même plus où tu habites.

Tôt ou tard, il fallait changer, c'était la seule option. Il en était convaincu.

Exactement comme il était convaincu que la petite déviation tortueuse qu'il suivait actuellement aboutissait à un mur de béton de sept mètres de haut. Un mur épais derrière lequel il était resté longtemps enfermé, et qui, ce matin-là, allait s'ouvrir sur un nouveau chapitre dans leur relation.

Il se gara à l'autre bout du parking visiteurs pourtant désert et baissa la vitre de sa portière pour laisser pénétrer un peu d'air frais dans l'habitacle. Ce n'était pas suffisant. Il lui en fallait plus. Alors, il ouvrit sa portière et fit glisser sa jambe gauche à l'extérieur. Son pantalon de costume se mit à ondoyer dans la brise d'avril et sa chaussure de ville récemment cirée claqua contre le bitume sec.

Une musique monotone et insipide s'écoulait des haut-parleurs de la voiture aux câbles apparents. Il se pencha sur le tableau de bord pour éteindre la radio. Sa respiration était lente et

profonde, et il ferma les yeux jusqu'à ce que les petits points lumineux sur ses rétines disparaissent. Dans le silence, il put enfin entendre le chant des oiseaux, en provenance de la forêt, qui bordait la prison.

8 h 22.

Encore trente-huit minutes. Il n'y avait plus grand-chose qui fonctionnait dans cette vieille bagnole, mais il pouvait toujours compter sur l'horloge.

Et l'heure était absolument primordiale, aujourd'hui. Il avait même décidé d'arriver en avance. 9 heures, le 3 avril. Le moment le plus important depuis des années.

Le soleil printanier était de plus en plus chaud à mesure que les minutes s'écoulaient, et écrasait de ses rayons brûlants une voiture isolée à quarante kilomètres au nord de Stockholm. Sa lumière éblouissante filtrait à travers le pare-brise encrassé. Ivan abaissa le pare-soleil et tourna le regard vers la clôture extérieure en fil de fer barbelé. Le centre pénitentiaire d'Österåker. Le genre de prison où les individus considérés comme hautement dangereux purgent la dernière partie de leur peine.

Et plus il la regardait, plus cela devenait évident : ce mur était une véritable horreur. Avec son béton d'un gris uniforme. Sauf devant, où on l'avait peint en rouge pétant. Comme si cela pouvait égayer les visiteurs. Il n'en avait rien à foutre de la couleur. Tout ce qui comptait, c'étaient le portail et la lourde porte en acier. C'était par là que son fils aîné sortirait. Et c'est à ce moment précis, quand les détenus font leur premier pas vers la liberté, qu'ils décident ce qu'ils vont faire de leur vie. Pas quand ils sont enfermés à l'intérieur. Il est impossible de penser clairement derrière des murs. Lui-même avait continué de boire une bouillie qui avait le goût de moisi et d'urine. Du jus d'orange mélangé avec des pommes pourries et du pain rassis qui avait été mis à fermenter derrière un radiateur. Mais deux ans plus tôt, quand il était sorti, il avait pris une résolution : il ne boirait plus une goutte. Et il s'y était tenu. Sans avoir recours à des réunions débiles ou à des méthodes miracles, où on s'asseyait en cercle en se tenant la main et en chantant en chœur.

Ils avaient libéré Ivan Dûvnjac, mais pas ce qu'il y avait en lui. Et si un père peut changer, un fils peut changer. C'était

ce qui allait se passer. Un père peut échouer quand son fils est jeune. Mais cela peut bien tourner quand ils se retrouvent à l'âge adulte.

Un bruit de moteur lui parvint de la route sinueuse et cahoteuse.

La voiture était tellement silencieuse que le bruit de son moteur ne couvrait pas le chant des oiseaux, mais s'y mélangeait. C'était un petit modèle japonais. Pas tout à fait moderne, mais tout à fait bleu et tout à fait propre. Avec un pare-brise à travers lequel on pouvait voir sans avoir les yeux qui piquent. Elle s'arrêta à l'autre bout du parking. Il se redressa et distingua une femme et un homme sur les sièges avant. Probablement d'autres visiteurs attendant la libération d'un détenu. C'était généralement à ce moment de la journée qu'ils relâchaient les prisonniers. Personne ne l'attendait au terme de ses deux derniers séjours derrière les barreaux. Pas même la mère de ses trois fils.

La femme était assise sur le siège passager. Elle portait un foulard bleu à pois blancs sur la tête et des lunettes de soleil. Et ce qui ressemblait à un manteau. L'homme assis au volant était brun et il avait les cheveux un peu trop longs au goût d'Ivan, comme la plupart des jeunes d'aujourd'hui.

L'horloge sur le tableau de bord affichait 8 h 33. Encore vingt-sept minutes.

Il était vraiment très en avance.

Ivan se passa une main dans les cheveux, les doigts écartés en guise de peigne rudimentaire, en se regardant dans le rétroviseur de l'habitacle. Non pas qu'il souhaitât paraître élégant, mais il fallait que la transformation qui avait commencé à se produire en lui soit décelable de l'extérieur.

Puis, une des portières de l'autre voiture s'ouvrit. La femme. Elle se dirigea vers le mur, s'arrêta et attendit, les bras croisés, le poids de son corps équitablement réparti sur ses deux jambes, et le regard rivé sur le portail, ferme et résolu.

Tout à coup, il la reconnut.

Malgré ses lunettes de soleil. Il sut avec certitude qui elle était. Qui elle attendait.

Dix-huit ans après, ses jambes, son regard étaient toujours aussi fermes. C'était exactement comme cela qu'elle l'avait

regardé quand il avait ouvert la porte de son appartement et était passé devant leurs enfants, quand il avait commencé à la frapper dans la cuisine, bien décidé à la tuer.

Britt-Marie.

Les sentiments ne disparaissent jamais. La haine dort sous la surface, tel un virus maléfique, et au moment où vous vous attendez le moins, il se répand et explose entre deux pensées.

Alors qu'il était là, sur le palier, le doigt sur le bouton en plastique de la sonnette, il avait eu le choix. Et il avait choisi de ne pas faire demi-tour, de ne pas redescendre l'escalier. Mais il aurait agi différemment aujourd'hui. Et il se demanda si elle en aurait fait autant.

Ivan se pencha encore un peu plus en avant, frotta la couche de crasse qui recouvrait la surface intérieure du pare-brise. Il la distinguait mieux, à présent. Et il la sentit battre entre ses poumons, la haine qu'il lui fallait contrôler. Il ne l'avait plus ressentie depuis une éternité. Du moins pas aussi violemment que maintenant, alors que son corps tout entier s'apprêtait à charger Britt-Marie, à charger l'homme qui était toujours assis dans la voiture, en train d'attendre le fils d'Ivan. Il voulait voir le visage de cet enfoiré, pour tenter de comprendre Britt-Marie, pour tenter de comprendre qui elle était devenue. Le choix de notre partenaire est souvent révélateur de la personne que l'on est.

À nouveau, il se regarda dans le rétroviseur et se passa la main dans les cheveux. Il fallait qu'il abaisse le col de sa veste de costume, qu'il rentre sa chemise noire dans son pantalon.

Quoi qu'il se fût passé, quoi qu'il pût encore arriver, ils étaient liés l'un à l'autre.

C'est ainsi. Quand deux personnes ont des enfants ensemble, elles se retrouvent liées l'une à l'autre pour l'éternité.

Il descendit de voiture et se mit en marche. Si elle attendait là-bas, alors le père de son fils devait aussi attendre plus près du portail de la prison que son nouveau compagnon dans la voiture japonaise toute propre. Son nouveau compagnon ? Pourquoi l'avait-elle ramené ici ? Qu'est-ce qu'il sait de ce que la prison fait à un homme ? Combien de fois a-t-il signé un reçu pour récupérer ses effets personnels au fond

d'un carton, juste avant d'être relâché dans un monde qui n'est plus celui d'avant ?

Il ne sait rien. Ce n'est qu'un lâche qui se planque dans une bagnole.

Ivan se dirigea vers le mur et le portail, mais dut bientôt ralentir le pas. Il fallait qu'il ait l'air détendu. Qu'il ne laisse rien paraître de la colère qui bouillait en lui. Il devait marcher lentement, sans agressivité, en marquant une pause à chaque pas.

Il avait envie de tourner la tête pour jeter un coup d'œil dans la voiture, mais il ne fallait surtout pas qu'elle voie à quel point cela le préoccupait. Peut-être que l'homme aux cheveux longs se déciderait à descendre de sa voiture quand il verrait son ex-mari lui parler. Elle lui avait certainement tout dit sur lui, ou sur celui qu'elle croyait qu'il était.

Britt-Marie.

Si calme face au portail en acier qui ne tarderait pas à s'ouvrir pour laisser sortir son fils. Ivan s'approcha, mais pas trop, pas encore. Il s'arrêta à l'autre extrémité du portail. Il voulait d'abord voir quelle serait sa réaction.

Pas un mot.

Pas un regard.

Elle se tenait là, comme une poupée de cire, immobile et silencieuse, sans le regarder.

— Je... j'ai changé, Britt-Marie.

C'était comme s'il n'était pas là. Comme si toutes ces années de silence n'avaient pas suffi.

— Et tu n'étais pas avec nous, Britt-Marie, dans la maisonnette, quand ils nous ont arrêtés.

Une violente tempête de neige. Une voiture dans le fossé. Une maison de vacances encerclée par les forces spéciales de la police.

— Moi, j'y étais. Quand c'est arrivé. Tu m'entends, Britt-Marie ? Si je n'avais pas... Pour la première fois de ma vie, Britt-Marie, j'étais au mauvais endroit au mauvais moment, mais j'ai fait ce qu'il fallait.

J'ai tout fait pour gagner du temps.

— Leo ne se serait jamais rendu. Tu le sais. Ton fils aîné n'aurait pas survécu. Tu entends ça, Britt-Marie ?

— Ivan ?

Elle s'adressait à lui. Il existait à nouveau.

— Est-ce que... je t'en prie, c'est vraiment ce que tu t'imagines ? C'est ce qui te permet de supporter la réalité ? Ivan. Tu n'as rien évité du tout. Si tu t'étais comporté convenablement quand ils étaient enfants... Mon Dieu, Leo n'aurait jamais braqué de banques ! Ni fini dans une maison de vacances abandonnée encerclée par les forces d'élite de la police. Avec toi !

Elle avait toujours ses lunettes de soleil, mais il était certain qu'elle l'observait.

— Et Felix et Vincent ne seraient jamais allés en prison non plus.

Puis elle s'approcha, jusqu'au milieu de l'immense portail. Entre les barreaux en acier de la clôture, il distinguait le poste de garde central.

— Ce que les garçons ont vécu au cours des premières années de leur vie, c'est... c'est ce qui les a forgés. Tous tes discours débiles à propos du clan familial !

Il s'approcha d'elle, tandis qu'elle parlait. Il n'y avait plus que deux ou trois mètres entre eux, pas plus. Elle ne montrait aucune peur, juste de la détermination.

— Mais tu t'es entêté. Il a fallu que tu continues, que tu me suives, que tu t'imposes dans ma nouvelle vie. Et c'est à ce moment-là, Ivan, quand tu as tenté de me tuer sous les yeux de nos propres fils, qu'a eu lieu *la genèse*.

— La genèse ? Quel mot à la con. C'est comme ça que tu t'exprimes, maintenant ?

— C'est toi qui l'as conduit là, Ivan !

— Voyons... on ne serait pas là, devant cette putain de prison, à attendre que notre fils aîné soit libéré, si tu n'avais pas détruit notre famille.

C'était dur de constater à quel point elle était toujours belle, à quel point elle avait bien vieilli. Son foulard recouvrait l'avant de son crâne et ses lunettes de soleil dissimulaient une bonne partie de ses pommettes. Elle avait toujours ses lèvres fines, qui faisaient la moue quand elle était en colère ou frustrée.

— Alors comme ça... tu as ramené ton nouveau mec avec toi ?

Il regarda vers l'homme dans la voiture rutilante, maintenant qu'il était plus près. Mais cela ne changea pas grand-chose. Les contours de son visage demeuraient flous à travers les vitres teintées. Il avait les cheveux longs et les joues rasées. Mais il était impossible d'évaluer son âge dans la lumière éblouissante.

— Tu trouves ça juste, Britt-Marie ? Est-ce que Leo est au courant qu'un autre est venu l'attendre ?

Elle esquissa un sourire sarcastique. Lâcha un petit ricanement. *Elle fait tout ça avec ses lèvres. Ça l'amuse, songea-t-il. Ça l'amuse de constater que je me préoccupe de l'autre lâche dans la voiture.*

Il tenta une nouvelle fois de voir qui c'était. En vain. Mais il était évident que les yeux derrière le pare-brise impeccable l'observaient. Puis il pivota les épaules, leva un bras.

Son compagnon s'était décidé à ouvrir la portière. Il daignait enfin sortir.

— Il y a un problème ?

Une voix de jeune homme. *Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?* Il n'aurait jamais cru ça possible.

Grand comme lui. Brun comme lui. Les épaules larges comme lui. *Bon sang, c'est ma copie conforme en plus jeune. Quel manque d'imagination.*

— Maman, tout va bien ?

Sur le coup, Ivan ne réalisa pas.

— Maman ?

Cela voulait dire... Cela devait être... Était-ce vraiment lui ?

— Hé, maman. Tout va bien ?

Un corps qui se déplaçait comme celui d'Ivan. Des avant-bras qui se balançaient d'avant en arrière. Des gestes amples et doux. Felix. Il se dirigea vers le portail pour prendre position entre eux. Le parking était vaste et désert, mais ils allaient bientôt se retrouver tous les trois concentrés sur un minuscule périmètre, au sein d'un étrange champ de force.

— Felix ? C'est toi ? Je ne m'y attendais pas...

Il le voyait parfaitement, à présent. Son fils cadet ne faisait pas du tout la même taille que lui, il était plus grand. Et encore plus large d'épaules.

— ... on ne pourrait pas se voir, de temps en temps... toi et moi, Felix ?

Cela faisait tellement d'années qu'il ne l'avait pas vu, autant qu'elle, s'il ne tenait pas compte de cette fin de soirée, où Felix et Vincent étaient venus frapper à la porte de Leo pour tenter de le convaincre de ne pas attaquer cette banque. Quand ils avaient ouvert la porte, le braqueur qui allait les remplacer – eux, les deux frères qui avaient laissé tomber – s'était tenu face à eux : leur père.

— Se voir ?

— J'aimerais bien... que tu me parles un peu de ta vie. Savoir comment tu vas.

— Ça ne te regarde pas.

Il avait déjà su, avant même de poser sa question, que les événements du passé n'avaient toujours pas été digérés, qu'ils constituaient encore un obstacle. Il pouvait voir tout cela à l'expression de Felix.

— Enfin, c'est tellement loin, maintenant, tout ça.

— Il y a certaines choses dont je voudrais bien te parler, Ivan, mais pas ici.

Son visage sifflait : Papa, tu n'aurais jamais dû braquer cette banque. À cause de toi, Vincent et moi on a passé plusieurs années derrière ces putains de murs.

Ivan consulta sa montre. Peut-être pour éviter le regard méprisant de Felix. Peut-être parce que le temps qui passait, et auquel il n'avait jamais accordé d'importance, signifiait quelque chose, en fin de compte.

Que son fils serait de nouveau un homme libre dans dix-huit minutes.

Que cela faisait désormais deux ans qu'il n'avait pas bu une seule goutte d'alcool.

Que si lui pouvait changer, alors Leo pouvait aussi changer.

On l'escorta à travers un passage de plusieurs centaines de mètres de long, un couloir de transit dépourvu d'ouvertures, qui s'étirait sous la cour poussiéreuse de la prison. Le tissu rêche de sa chemise et de son pantalon lui irritait la peau, mais aujourd'hui il ne le sentit pas. Le bruit des talons des gardiens ricochait contre les murs de béton, mais aujourd'hui il ne l'entendit pas.

Le passage était divisé par des portes en acier réparties à intervalles réguliers. Juste avant la suivante, sur la gauche, un escalier menait aux unités du bloc C. Mais il continua tout droit, tandis que les deux gardiens levèrent les yeux au plafond, vers les caméras de surveillance, qui pivotèrent en ronflant. Au bout de quelques secondes, un déclic retentit et la porte fut déverrouillée depuis le poste de garde central.

Au même moment, au-dessus de leurs têtes, les autres détenus du centre pénitentiaire se rendaient au travail. Certains à l'atelier, les autres à la petite fabrique, pour y assembler des cubes rouges et verts ou trier des vis de différentes tailles.

C'était ce qu'il avait fait. Jour après jour, semaine après semaine, pendant cinq ans, en alternant les séjours à Kumla et à Hall, les deux seules prisons de haute sécurité du pays. Avant de purger sa dernière année à Österåker. En compagnie de meurtriers, d'assassins, de dealers de drogue et d'autres braqueurs de banques, il avait trié des cubes sur une chaîne d'assemblage. Jusqu'au soir, où il réintérait sa cellule. Alors, il lisait. Il avait d'abord lu tout le dossier d'enquête de la police qui avait été présenté contre lui lors du procès. Les dossiers

d'enquête préliminaire de chaque braquage de banque, de l'attaque du fourgon blindé, de l'attentat à la bombe perpétré dans la gare centrale de Stockholm et de ce qui avait été qualifié de *chantage à l'encontre des forces de l'ordre*. Six mille pages qu'il avait lues et relues, jusqu'à ce qu'il ait mémorisé chaque question, chaque argument. Ensuite, il avait commencé à lire des livres. Pour lui, la lecture et le tri de cubes avaient le même but : tenter de bloquer son cerveau, de l'empêcher de faire ce qu'il aurait fait autrement – penser au temps. Bien sûr, il avait toujours su combien de temps il lui restait. Précisément. L'horloge faisait tic-tac au fond de lui.

La porte suivante.

Les mêmes regards à la caméra de surveillance, le même ronflement mécanique, le même déclic.

Et ils continuèrent leur progression dans ce couloir souterrain qui débouchait sur la liberté, sur cette partie du monde où le temps avançait.

Il allait de nouveau l'utiliser. En faire partie. Ressentir les secondes et chaque respiration. Il savait ce qu'il ferait une fois qu'il aurait franchi le grand portail.

Il récupérerait.

Il récupérerait ce qui n'existe pas.

Encore une porte. Mais celle-ci était percée directement dans le mur en béton, et ne donnait plus sur aucun bloc, elle n'était pas non plus contrôlée depuis le poste de garde central. C'était la porte du magasin, où étaient stockés des sacs en toile de jute, pour ceux qui étaient condamnés à des peines courtes, et des caisses en carton sur lesquelles étaient collées des étiquettes avec des noms, pour ceux qui n'avaient pas d'autre foyer que le centre pénitentiaire d'Österåker.

— Dûvnjac ?

— Oui ?

— Tes effets personnels. Tout au fond, en suivant le mur de gauche.

L'étape symbolique vers la liberté. Trouver son carton parmi des centaines d'autres. Déballer le passé, remonter jusqu'au jour de son arrestation. Là. 0338 Dûvnjac. Il déchira la bande adhésive argentée et ouvrit la caisse.

Au-dessus, il y avait sa montre de l'époque, arrêtée sur 4 h 15, la pile ayant cessé de fonctionner depuis longtemps. Il l'enfila à son poignet. Puis son portefeuille, avec quelques billets de cent couronnes froissés dans un des compartiments et son permis de conduire expiré dans un autre. C'était ainsi qu'ils avaient prévu de s'enfuir après avoir braqué la banque. En se faisant passer pour une famille normale, voyageant dans une voiture remplie de cadeaux, le 23 décembre, pour aller fêter Noël avec des proches. Puis il y avait eu cette tempête de neige. Et le fossé. Et aussi un flic du nom de John Broncks.

Il trouva son jean au milieu de la pile de vêtements. Toujours sale et imprégné de l'odeur de l'étang dans lequel il était tombé, quand la glace avait cédé sous ses pieds.

L'odeur de l'échec.

— Tu peux jeter ces vieilles saloperies. On va te fournir des fringues neuves.

Il rangea le jean dans le carton, sur son tee-shirt, ses sous-vêtements, ses chaussettes et ses bottes puants, et attendit, tandis qu'un des gardiens fouillait dans une autre pile au centre du magasin.

— Tiens.

Le sac en plastique décrivit une grande courbe à travers la pièce avant d'atterrir dans ses bras. Il le vida aussitôt. C'étaient les vêtements que sa mère avait déposés lors de sa dernière visite. Il s'empressa de retirer son affreux uniforme de détenu et laissa tomber six années sur le sol.

— J'ai vu que toute ta famille était réunie dehors, dit le gardien qui lui avait balancé le sac en plastique.

C'était l'un des seuls avec qui il était possible d'échanger quelques mots quand personne ne regardait.

— C'est comme ça que ça fonctionne entre frères. Surtout avec les miens.

— Ils... ça fait déjà un moment qu'ils sont sortis ?

— Quelques années. Maintenant, ils ont à peu près le même âge que moi. On ne vieillit pas, entre ces murs.

— Dans ce cas, ils ont fait le plus dur. Deux sur trois. Tu piges ? Deux sur trois replongent au bout de seulement

quelques mois. La récidive, tu sais. J'aimerais autant que tu n'alimentes pas cette statistique.

Un jean, des chaussettes et des sous-vêtements neufs. Une chemise propre. Une veste imperméable et une paire de Reebok. Le tout dans la taille qui était la sienne avant qu'on l'enferme.

Un escalier conduisait au poste de garde central et à la toute dernière porte. Leo regarda à travers la paroi vitrée une femme en uniforme qui était assise sur une chaise pivotante, encadrée de petits écrans empilés du sol au plafond, retransmettant les images en noir et blanc de soixante-six caméras.

Le détenu nommé Leo Dûvnjac n'apparaîtrait plus sur aucune d'elles.

Plus que quelques mètres.

Jusqu'au sinistre mur de béton gris de sept mètres de haut. Jusqu'à ceux qui l'attendaient de l'autre côté. Jusqu'aux grandes embrassades qu'il pouvait déjà ressentir dans son corps. De longues étreintes chaleureuses. Ils s'étaient toujours salués de cette façon, ses frères et lui.

Six années dans ce monde.

Il fit vingt pas sur le bitume. Jusqu'au portail en acier qui s'ouvrit lentement. Il inhala de grandes bouffées d'air. C'était une sensation agréable. L'univers poussiéreux, confiné et restreint de la prison était désormais derrière lui. Il s'arrêta pour prendre une autre bouffée d'air et ressentit un léger vertige. Puis il les vit : les trois personnes qu'il avait espéré voir en sortant, qui lui avaient manqué chaque jour, plusieurs fois par jour. Sa mère, Felix, Vincent.

Il marcha vers eux. Alors qu'il s'approchait, il lui sembla que quelque chose clochait.

Felix se tenait au milieu, tel un garde-frontière entre deux îles. Il ne l'avait pas vu depuis des années, mais c'était bien lui. Ces cheveux bruns, ces épaules larges. Et à côté de lui, à gauche, ces cheveux blond vénitien, avec une pointe de gris, désormais, ces genoux légèrement pliés. Sa mère portait une veste semblable à toutes ses autres vestes. Mais de l'autre côté de Felix, à droite, tout endimanché, dans un costume repassé... Papa ? Putain, mais qu'est-ce qu'il foutait là ? Et Vincent, pourquoi *lui* n'était-il pas là ?

Le grincement du portail cessa. Il était maintenant grand ouvert. Et lorsqu'il commença à se refermer, Leo fit son premier pas à l'extérieur, tournant le dos à un monde dans lequel il n'avait aucune intention de retourner.

Sa première étreinte, il la réserva à sa mère. Elle était tellement petite que ses bras pouvaient facilement en faire le tour.

— Merci pour les vêtements, maman.

— Je suis si heureuse, Leo, si tu savais. Si heureuse que tu sois sorti.

Ils s'embrassèrent un long moment. C'était tellement plus agréable de le faire en toute liberté. Tellement différent.

Puis ce fut le tour de Felix.

— Ça me fait plaisir de te revoir.

Un câlin d'ours. Comme toujours.

— Moi aussi, petit frère.

Alors... Leo fit un tour sur lui-même, puis un autre, scrutant le parking.

— Mais... où est Vincent ?

— Il... travaille. Il n'a pas pu se libérer.

— Six ans, Felix... six ans et "il n'a pas pu se libérer" ?

— Des problèmes avec un client. Tu sais ce que c'est.

Le dernier. Son père. Il se tenait face à lui, les bras tendus. Un homme qui n'avait jamais embrassé personne.

— Leo, mon fils.

— Toi ? Je ne m'attendais vraiment pas... à te voir ici.

Les bras toujours tendus, Ivan se décida à faire le dernier pas et l'embrassa.

— Si je peux changer, Leo, alors toi aussi tu peux changer.

Une étreinte forcée, maladroite. Et son père chuchota à nouveau, en élevant légèrement la voix :

— Si je peux changer, toi aussi tu peux changer.

— Papa, putain, mais de quoi est-ce que tu parles ?

Les deux bras tendus se transformèrent en deux doigts levés.

— Deux ans, mon fils.

— Quoi, deux ans ?

— Je suis sorti depuis deux ans. Et je n'ai pas bu une seule goutte d'alcool.

L'embrassade. Et il ne l'avait pas sentie. Cette légère odeur de vin rouge, qui flottait toujours autour de lui, elle avait disparu.

— Et Leo, écoute-moi. À présent, on devrait...

— Plus tard.

— Plus tard ?

— Je n'ai pas le temps, papa.

— Mais tu es libre, maintenant !

— Exact. Alors, j'ai un tas de trucs à régler.

Son père demeura immobile.

— Écoute, Leo, comment j'aurais pu savoir que Felix et... elle seraient là ? J'ai réservé une table, mais juste pour nous deux, pour toi et moi, pour fêter ton retour, il faut vraiment qu'on parle, on...

— Ce soir.

Pas une goutte ?

Leo examina son père, en se demandant si cela l'avait vraiment rendu plus calme. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, il n'avait pas bu non plus, car Leo l'avait exigé. Ivan devait être totalement sobre, s'il souhaitait participer au braquage.

On ne pouvait pas dire que cela avait été une réussite.

Alors dans un premier temps, il allait devoir garder ses distances avec son père. Sans le rejeter. Sans étouffer cette amorce d'instinct paternel.

— Tu as dit ce soir ?

— Oui. On pourra se voir un peu. J'ai... quelques trucs à faire avant. OK ?

Leo évita son regard déçu et passa devant la petite Saab crasseuse que son père indiquait et avec laquelle il proposait de le ramener. Il continua de s'éloigner du mur et du portail de la prison, de ces six années où il avait été enfermé. Il était déjà en route. Vers un autre endroit.

Vers une autoroute à une douzaine de kilomètres au sud-ouest de Stockholm.

Et une aire de repos tout à fait ordinaire.

Pour déterrer le passé, puis récupérer ce qui n'existait pas.

Il aurait dû se sentir heureux, jusqu'au plus profond de son être. Libre. Libre de se rendre où il voulait, de s'arrêter pour pisser exactement où et quand il voulait. Mais ce n'était pas tout à fait le comité d'accueil qu'il s'était attendu à trouver à sa sortie. Sa mère. Felix. C'était prévisible. Mais la troisième personne n'aurait pas dû être son père. *Des problèmes avec un client*. Après toutes ces années, Vincent n'avait pas pu venir accueillir son grand frère ?

Leo roulait en direction du sud, à travers une ville de Stockholm qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Il passa devant les sorties vers Västertorp, Fruängen et Bredäng, et lorsqu'il atteignit la portion où la vieille autoroute longeait la nouvelle, il ne put s'empêcher de tourner la tête pour observer la forêt où il avait passé des soirées couché sur un tapis de mousse, parmi les moustiques, afin de surveiller et d'épier les habitudes du contrôleur de l'armée. À l'époque, il était encore un fantôme inconnu des services de police. Il n'avait aucun contact avec le milieu criminel, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur des murs. Puis, sans se faire remarquer, il avait dévalisé un dépôt militaire comptant deux cent vingt et une armes automatiques.

Désormais, ils savaient qui il était.

Désormais, il devait raisonner autrement.

Il traversa un paysage qui semblait infini, qui n'était pas limité par des portes de cellules et des murs couronnés de fils barbelés coupants comme des lames de rasoir. Après avoir passé Salem et Rönninge, il sortit à Hall – la prison la plus sécurisée

de Suède, avec Kumla, où il avait effectué trois séjours au cours de son incarcération. Le système pénitentiaire était ainsi. On déplaçait le détenu au petit matin, à l'improviste, car il ne fallait pas qu'il sache de quoi son lendemain serait fait. Il s'agissait aussi d'éviter qu'il ait le temps de nouer des contacts, de constituer des réseaux. Il avait été considéré comme un facteur de risque, un individu extrêmement dangereux. Et puis, si vous êtes capable de pénétrer dans un dépôt d'armes, vous êtes aussi capable de vous échapper d'une cellule de prison.

Le pont de Södertälje. Il avait oublié qu'une chose aussi ordinaire qu'un pont d'autoroute avec vue sur un canal pouvait être si belle. Il prit un virage serré à droite et s'engagea sur l'E20, l'autoroute qui aboutissait quelque part sur la côte suédoise. Il n'irait pas aussi loin, pas encore. Il freina pour la première fois à proximité d'un panneau indiquant la distance jusqu'à Örebro et Strängnäs. Il freina de nouveau au niveau du panneau suivant, un panneau plus petit, bleu et noir, où étaient représentés un banc et un sapin, à côté du chiffre 3. Cette aire de repos constituerait la première étape de son voyage.

Un poids lourd avec des plaques d'immatriculation polonaises. Deux toilettes. Des bancs flanqués de poubelles.

C'était tout. Pas de boutique, pas de station-service, le genre d'endroit qui ne change pas, même après un long séjour en prison.

C'était pour cette raison qu'il avait choisi ce site. C'était ici qu'il avait établi sa planque.

Il coupa le moteur de sa voiture de location et sortit sous le soleil brûlant. Il bâilla et s'étira. Regarda autour de lui. Il n'y avait qu'une seule personne. Un homme chauve, à la barbe de trois jours, avec une cigarette sans filtre au coin de la bouche. Un chauffeur routier qui passait sa vie derrière le volant recouvert de fourrure de son camion.

Leo le salua d'un hochement de tête, que l'homme lui rendit avant de tourner les talons. Les véhicules filaient à vive allure devant l'aire de repos, tandis qu'il regardait dans la direction opposée, vers la forêt. Parmi les pins se dressaient quelques bouleaux aux branches lourdes. Il y avait même des résidus de neige sur le sol.

Un jour, entre le septième et le huitième braquage, il s'était tenu à cet endroit précis et avait identifié un grand rocher arrondi à trente-deux pas du fossé. Le premier point de repère. C'était un matin d'automne et une odeur de compost flotait dans l'air. Cette fois, cela sentait la neige fondue, l'herbe fermentée et les gaz d'échappement.

Alors qu'il se dirigeait vers le coffre de sa voiture, il constata que le chauffeur routier était toujours occupé à fumer et à faire des ronds de fumée. Il ouvrit le coffre et baissa le regard. Tout était à sa place. La voiture de location, prépayée, et qui l'avait attendu avec un réservoir plein à la station-service de Västberga, avait été parée selon ses instructions : le sac de sport, l'auge en plastique et la pelle pliante à gauche, la caisse avec des bottes imperméables, une boussole et deux téléphones préprogrammés à droite.

Il échangea ses chaussures contre les bottes et attendit que le chauffeur parte. Ce n'est qu'une fois que le poids lourd eut disparu sur la voie centrale de l'autoroute et qu'il eut la certitude qu'aucune autre créature vivante n'était en approche que Leo sauta par-dessus le fossé rempli de gravier avec son sac de sport sur l'épaule et pénétra dans la forêt de sapins. Ses bottes s'enfoncèrent profondément dans l'herbe détrempée et la neige tassée. Pourtant, il se sentait léger. Léger et fort. Durant les six derniers mois de sa détention, il avait passé le plus clair de son temps à se muscler. Pas à faire de la gonflette, contrairement aux autres. Il s'était soumis à un programme d'entraînement rigoureux, à base de pompes, de tractions, de fentes, d'abdos, afin de se sculpter un corps qui n'entraverait jamais ses mouvements. S'il devait se retrouver à nouveau traqué par vingt-cinq policiers d'élite, il faudrait qu'il puisse courir plus vite et plus longtemps que ses poursuivants.

Il ne se souvenait pas que le rocher était aussi gros. Il caressa la surface rugueuse de la pierre avec la main à la hauteur de sa poitrine jusqu'à ce que les extrémités de ses doigts découvrent l'étroite crevasse. De la neige froide et lourde se détacha d'une branche et tomba, mais c'était exactement là qu'il devait se tenir, adossé à la crevasse, pour identifier le point de repère n° 2.

L'arbre fendu.

Une moitié était tombée, et s'était décomposée depuis longtemps, tandis que l'autre pointait vers le ciel d'automne. Il avait probablement été frappé par la foudre.

Correctement positionné, il tourna le dos au tronc d'arbre et ajusta la boussole par rapport à la carte. Tandis que l'aiguille magnétique pointait vers le nord, l'aiguille d'orientation oscilla sur la gauche, et il commença à parcourir les quatre-vingt-douze pas jusqu'à son objectif.

Ils signifiaient tout les uns pour les autres, quand on les avait enfermés dans trois prisons distinctes. À présent qu'ils pouvaient être à nouveau réunis, l'un d'eux ne daignait même pas se montrer.

Sa colère le rongait, sans qu'il parvienne à la réprimer.

Quatorze pas.

Séparés pendant tout ce temps, et son petit frère, dont il avait changé les couches, pour qui il avait préparé le petit-déjeuner, n'était pas venu l'accueillir à sa sortie de prison !

Vingt-deux pas.

Deux téléphones dans sa poche de poitrine : celui où était installé un programme de cryptage, et qu'il utiliserait plus tard, et l'autre, ordinaire, rechargeable, sans abonnement, pour contacter un des numéros qui y étaient enregistrés. Il attendit la tonalité. Une sonnerie, une autre, encore une autre. Pas de réponse.

Vingt-sept pas.

Il appela à nouveau. Plusieurs sonneries.

Ou... vingt-huit ?

Bon sang, toujours pas de réponse.

Peut-être vingt-neuf ?

Leo s'arrêta, prit une profonde inspiration. Sans résultat. Il avait totalement perdu le fil. L'agacement glissait sur sa peau, le piquant partout, telle une aiguille.

Il fit demi-tour. Point de repère n° 2. L'arbre fendu, le dos au tronc, la boussole plaquée contre le papier glacé de la carte. Il se remit à avancer en comptant, en même temps qu'il passait son troisième appel.

De longues sonneries. Puis, enfin, la voix qu'il attendait.

— Allô... ?

À l'époque, c'était encore une voix d'adolescent. Désormais, elle appartenait à un homme de vingt-cinq ans.

— Allô, petit frère.

L'âge qu'il avait au moment de son arrestation.

— Leo ?

— Ouais.

— C'est toi... ? Merde, je n'avais pas reconnu ton numéro.

— Tu n'es pas venu, aujourd'hui.

— Je...

Quinze pas.

— ... Merde, Leo, je suis désolé...

C'était plus facile de compter, maintenant.

— ... le boulot, tu sais ce que c'est, une cliente qui n'était pas foutue de décider quelle faïence elle voulait mettre au-dessus de son plan de travail.

La colère de Leo commençait à se dissiper lentement.

— Le boulot ? Oui, c'est ce qu'a dit maman. Vincent. Alors comme ça, tu as monté ta propre affaire !

— Hum.

Six communications depuis un téléphone situé dans un couloir de prison dégoûtant. Une par an. Cela avait été leurs seuls contacts. Et à présent, alors qu'il entendait quelqu'un ouvrir un pot de peinture en bruit de fond, tout lui parut soudain limpide. Son petit frère se trouvait sur un chantier, vivant une vie d'adulte, avec des journées de travail bien établies.

— Alors, quand est-ce qu'on se voit ?

— Quand est-ce qu'on se voit ?

— Oui, Vincent. J'ai envie de revoir mon petit frère, c'est normal, non ?

— Je... enfin, je suis pas mal occupé, en ce moment... Putain, je ne sais pas trop. Je...

— Demain, peut-être ? À moins que tu n'aies un autre client qui te pose des problèmes ?

— Oui... peut-être, je vais...

— Tu n'essaierais pas de m'éviter, par hasard ?

— Non. Non, bon sang. Tu sais bien que non. C'est juste que je...

— Dans ce cas, c'est parfait. Demain chez maman. OK ?